

ALIA MAMDOUH

# La Garçonne

roman traduit de l'arabe (Irak)  
par Stéphanie Dujols

*ACTES SUD*

*L'homme est comme l'ambre, il faut  
le broyer pour que son parfum se  
dégage.*

# I

## DIEU...

Dieu, préserve-moi de l'achèvement pour qu'il me faille sans cesse des bâtisseurs et que je sois toujours en construction.

Dieu, laisse-moi en terrain désespéré pour que l'on ne vienne pas me sauver.

Dieu, ne me secours pas quand mon pied trébuche ou que mon mal s'envenime, quand l'ami et le médecin, plus que l'ennemi et la maladie, veulent me faire succomber.

Dieu, ne me mets ni au rang des vainqueurs pour une once de sable, ni à celui des vaincus pour un sou de mousse.

Dieu, laisse-moi apprendre à veiller sur l'infortune pour m'acquitter du loyer de mon âme.

Dieu, mets-moi à l'extrême bout, quelque part entre les histoires et les supplices, pour que je me délecte de sang et de remords, d'instincts et d'accusations.

Dieu, claque les portes derrière eux, tous, sans exception, pour que le pain de l'attente me soit défendu.

Dieu, donne-moi une salive venimeuse pour que j'achève mes prières les plus tenaces, une langue comme un antidote avide des mots du diable, une chair saine, et pour parfaire le tout, un être intime qui ébranle les regards et affaiblisse les ennemis.

Dieu, rends l'humeur équilibrée et le ravage parfait, la graisse énorme, les os épais, le désir monumental.

Dieu, mets-les tous devant moi, au singulier comme au pluriel : cheikhs et corps malingres, chétifs, ridicules ; fonctionnaires de l'Etat, généraux et directeurs, amateurs de luxe et de bonne chère, hommes à médailles, parents, chacals, cousins, et puis tous leurs semblables, plantés là à la porte : policiers, médecins, sportifs, comédiens, hommes d'affaires, hommes parachutés à des postes éphémères, êtres au tempérament froid, tiède ou sec, surtout ceux qui me donnent envie de vomir.

Dieu, libère-moi de la gaieté, de l'aise et de la joie, et dans les meilleurs moments, aggrave toujours le tort et la tyrannie. Amen.

## II

### LES SÉQUELLES

Les séquelles du mépris et de la haine sont plus atroces que celles des bombes atomiques. A présent je peux bouger ma main droite et je tente tout doucement de me détacher de cette époque-là. Pas à pas, je m'en échappe, pour pouvoir pousser ma charrette jusqu'au bout avant qu'on me claque les portes et les fenêtres à la face. Avant que le "joueur" ne revienne, avec ses congénères, et qu'ils se mettent à réclamer mes faveurs et à se ruer vers mon cher petit endroit, cette demeure, ce gîte qu'ils se disputaient.

Il y en a un qui s'est penché si bas qu'il a frôlé mon visage. Chaussures luisantes, neuves, comme repassées – ce crissement que font les cuirs neufs dans les oreilles. Pantalon gris foncé. J'ai pu distinguer la nuance dans la pénombre où l'on m'avait mise.

Les plis du pantalon, très nets, comme s'il venait d'être repassé. Tissu raffiné de flanelle anglaise. J'y voyais encore bien, malgré les contusions que j'avais aux yeux, à la mâchoire et le long du cou. D'une main, il m'a soulevé la tête, de plus en plus haut. A travers le pus, les larmes desséchées, les silhouettes nébuleuses, j'aurais pu le retourner et le plier devant moi comme lui faisait en cette heure troublante, suspendue entre l'éveil et la somnolence. C'étaient des vêtements de civil, propres et

déliçats. Sa main était parfumée, et même tout son avant-bras. Quand il avançait ses doigts vers mon visage, des effluves pénétraient le fond de mon nez. Une odeur de tabac enivrant, fraîchement cueilli, roulé, allumé ; un relent de sang, de vrai sang, tranquille et suave, mêlé à une eau de Cologne entêtante. Tabac, sang, parfum, tout cela s'imprimait dans mon esprit et me rappelait une vieille soirée dansante. Il a tourné ma tête pour l'orienter face à la sienne, puis s'est accroupi à ma hauteur. L'odeur m'encourageait à l'observer et à me détendre, malgré les minces fils de fer qui me liaient les mains et les pieds. D'un geste affectueux, il a pris ma tête dans sa main gauche, et de l'autre il a sorti un briquet et s'est mis à examiner mes traits derrière la flamme. J'ai aussitôt fermé les paupières. Il s'est tellement rapproché qu'il a failli brûler mes cheveux plaqués par la sueur.

Sa veste aussi était d'un modèle soigné et élégant. J'entendais battre son pouls à travers le mouvement de sa main sur ma tempe. Il me regardait d'un air narquois, sagace, hostile, tout cela à la fois, recouvert d'indifférence. Il était plein de ces événements inédits, graves, inattendus, que nous venions de vivre, et allions continuer à vivre, l'un comme l'autre.

Voilà celui qui serait mon compagnon durant ces heures-là. Un bel homme, prévenant, parfumé, charmant ; un homme de goût ! Tandis qu'il était là à allumer et éteindre cette flamme sur toutes les parties de mon corps, je songeais que si je le lui avais demandé, il m'aurait sans doute prêté de l'argent sur-le-champ ! Enorceleur, mais sans voix. D'ailleurs moi non plus je n'avais plus de voix. J'avais le souffle en lambeaux – le sien en revanche jaillissait à grandes bouffées. Même les cris et les gémissements que j'écoutais avec attention à mon

arrivée ici s'étaient évanouis. De ses deux mains, qui avaient l'air de ne pas être les siennes – “ces mains sont capables d'étreindre...” –, il m'a hissée par les épaules. J'ai senti l'espace s'agrandir et un instant, je me suis vue prendre doucement de la hauteur, bondir, puis m'envoler comme une mouette. Captivantes, ces mains, en effet.

— Tiens-toi à moi. Ne te raidis pas. Lève-toi, je vais te détacher.

Mais je me suis effondrée sur lui, fondant une fois de plus jusqu'au sol nu où je me suis écrasée. On aurait pu croire que nous étions de vieux amis, ou en passe de le devenir. L'attirance est le début du rapprochement, n'est-ce pas... Mon épaule n'était pas encore déboîtée. Il s'est mis à m'appeler par ces petits noms que j'exècre :

— Sabbouha, Sabiha<sup>1</sup>...

Il m'a tâté pour délier mes poignets, puis il est passé à mes jambes. Il m'inspectait à la perfection, comme s'il voulait m'entraîner à un nouveau type de sport.

— Tout le monde s'inquiète pour toi. Hijran, Hoda, la *hajja*<sup>2</sup> Wafiq, Adel et ta tante Fakhriya. C'est Hijran qui m'a envoyé chercher. Tu vois tous ces sacs de nourriture ? Mais enfin, Sabiha, comment quelqu'un comme toi a-t-il pu se risquer à nous cacher des choses ! Oui, je parle de Badr. Laisse les détails de côté, on verra ça plus tard. Lui et sa bande. Badr... Où est-il en ce moment ? A ton avis ?

1. Diminutifs du prénom Sabah, qui signifie “matin”. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

2. Un *hajj* (*hajja* au féminin) est une personne qui a accompli le pèlerinage à La Mecque. Par extension, l'épithète peut servir de titre de respect lorsque l'on parle d'une personne âgée ou que l'on s'adresse à elle.

C'était la divine Providence qui m'avait envoyé ce personnage. Médecin des familles irakiennes, avocat de quartier et responsable de la mosquée Abou Hanifa ! Et dans un endroit pareil : le Club olympique ! Mais Badr, où pouvait-il être en effet...

— Il est toujours en vie, il résiste.

Qui était donc cet homme qui me halait lentement, avec ma chemise de nuit en coton rose maculée de boue et mes pantoufles à la fourrure toute pelée ?

— Tout ce que nous voulons, Sabiha, c'est la vérité.

“Les masses n'ont aucun désir de vérité...”

— Ne sois pas inconsciente, ne fais pas comme les autres. Ta famille t'attend. Ton dossier est régulier, à part quelques incartades, mais peu importe, c'est Badr qui nous intéresse.

Il faisait les cent pas devant moi. Brusquement il s'est arrêté et une violente lumière a inondé la pièce. Des projecteurs – où étaient-ils cachés ? On se serait cru sur une scène de théâtre, devant une foule extraordinaire. Plusieurs choses ont alors commencé à apparaître. Ma main sur mes genoux, comme grossie au microscope. Mes veines protubérantes, enflées, toutes jaunes. Je ne voyais pas la douleur ; elle était là, mais subtile et serrée à l'intérieur. Chaque fois qu'il essayait de me relever, je m'écroulais sur le sol fait de larges dalles d'argile foulées d'empreintes de pieds. Aux murs, des traces de suie et d'incendie qui ne devaient pas dater d'il y a très longtemps. Des armoires en bois ancien de formes disparates, où étaient rangées quantité de coupes en argent, de toutes les tailles : certaines de la taille d'une paume, une gigantesque placée dans une boîte de velours vert et rêche, une autre en forme de temple antique. J'en avais vu une semblable chez Hijran.



— Elle est à mon père. Là c'est sa médaille de la Vaillance et tout ça, tu vois, ce sont ses décorations de guerre.

Étais-je dans le bureau du directeur du Club, au dernier étage ? Je n'en savais rien. J'ai fini par renoncer à définir l'endroit. Je voulais bien croire que c'était juste un lieu de rencontres quotidiennes, ou même galantes. Je ne savais pas où était passé mon imperméable dans la pagaille. Je me souvenais que l'un d'eux l'avait mis sur mon épaule. Ils étaient trois, plus ou moins grands, pas particulièrement costauds. C'était en plein milieu de la nuit. Ils sont entrés comme dans un hôtel. Ils ont arrêté leur jeep devant la maison en laissant tourner le moteur. Ils devaient avoir entre vingt et trente ans. Lorsqu'ils ont frappé contre la porte avec leurs grosses chaussures, ma tante a cru que c'était Chaker. Il frappait toujours à coups de pied quand il rentrait soûl et las, avant de repartir pour son nouveau travail à la Sûreté générale. Quant aux autres, elle s'est imaginé qu'ils l'accompagnaient – il fallait toujours qu'elle s'imagine les choses avant qu'elles arrivent... Des amis, des camarades de boisson, de ceux que l'on rencontre à ces tables qui se vident et se remplissent vers une heure du matin, quand les injures et les obscénités retentissent et que les coups de poing commencent à partir. De ces héros qui, d'ailleurs, ne trafiquent les récits et ne lèvent la voix que lorsqu'ils sont ivres et que l'on ne sait pas comment cela va finir. C'était bien de cette manière que Chaker cognait la porte avec son pied, avant de se planter devant sa mère pour geindre d'une voix enflée :

— Maman, elle est où ma Sabbouha ? Je donnerais ma vie pour qu'elle veuille de moi. Hein, maman ?